

LES MIGRATIONS VERS LES VILLES DU TOGO

(à paraître dans la synthèse URD-ORSTOM sur les migrations)

Bien que l'exode des campagnes vers les villes ne soit pas, au Togo, particulièrement massif (car il est contrebalancé par des déplacements entre zones rurales et par l'attraction de métropoles étrangères plus dynamiques : Accra naguère, Abidjan, Lagos, Libreville...), il s'agit tout de même là de mouvements importants : les trente-deux agglomérations que l'on peut qualifier d'urbaines (1) regroupaient en :

1958-60	:	241 000	habitants	(16,7 % de la population totale)
1970	:	439 000	"	(22,5 %)
1981	:	744 000	"	(27,5 %),

soit une augmentation de 209 % (un triplement) en vingt-deux ans, alors que la population totale ne s'accroissait que de 88 % (moins d'un doublement). Ce dernier chiffre ne coïncide pas exactement avec l'accroissement naturel du pays, car il subit l'interférence des flux internationaux, très mal connus. Mais on peut le prendre comme ordre de grandeur : si les villes ne s'étaient accrues que selon le mouvement moyen (soit + 2,8 % par an), elles n'auraient compté que 330 000 habitants en 1970 et 450 000 en 1981. L'afflux migratoire vers les villes a donc été de l'ordre de 100 000 personnes dans la première décennie de l'Indépendance (5 % de la population du pays) et de 200 000 dans la seconde (7 % supplémentaires) : un neuvième des habitants du Togo s'est déplacé vers les villes en une vingtaine d'années.

(1) Cf. Bouraïma N. et Y. Marguerat : "Première analyse des résultats provisoires du recensement général de 1981", Lomé, Direction de la Statistique, 1983, 44 p. mult..

I - LES VILLES AU TOGO

Tant que les résultats détaillés du recensement général de 1981 ne sont pas disponibles, l'unique source d'information sur les mouvements vers les villes reste celui de 1970, tel qu'il a été analysé par les soins de l'ORSTOM (1), étude qui a dû, en raison des contraintes d'un dépouillement manuel, se limiter à la partie considérée comme la plus représentative de la population urbaine : les chefs de ménage, alors au nombre de 77 500 (2).

L'analyse des activités de ces chefs de ménage permet le classement des villes selon leurs fonctions en cinq catégories (carte 1) :

- Lomé, que sa taille et sa complexité mettent nécessairement à part ;
- les "Centres vraiment urbains" (Aného, Kpalimé, Atakpamé, Sokodé, Kara et Dapaong), aux activités diversifiées, à dominante commerciale au Sud, administrative au Nord ;
- les "Centres faiblement urbains" (Tsévié, Notsé, Badou, Mango...), surtout groupés au Sud, où les paysans forment la catégorie professionnelle la plus nombreuse, mais non majoritaire ;
- les "Centres partiellement urbains" (Bassar, Sotouboua, Niamtougou...), surtout au Nord, où plus de la moitié des chefs de ménage travaillent dans l'agriculture, ce qui, malgré leur rôle de chef-lieu de préfecture, réduit à peu de choses les fonctions spécifiquement urbaines de gestion, d'échange et de production ;
- enfin onze "Centres infra-urbains" (Agoènyivé, Assahoun, Dadja, Kétao...), dépourvus de fonctions administratives (3) mais où les non-ruraux (commerçants, artisans, ouvriers...) sont majoritaires.

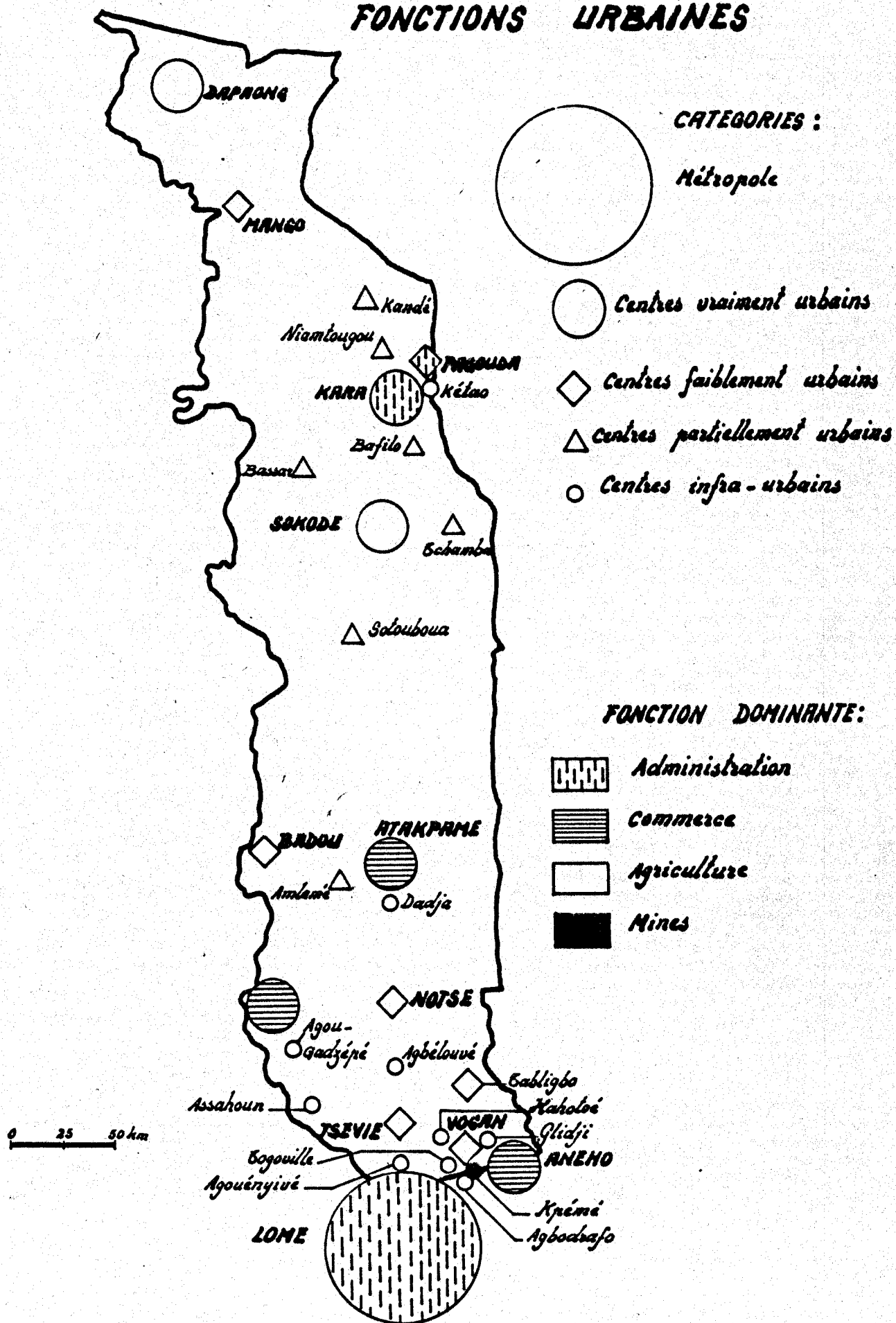
L'analyse de l'ensemble de l'armature urbaine du Togo et des relations entre villes et espaces régionaux montre que ces classifica-

(1) Y. Marguerat : quatre notes sur "la population des villes du Togo selon le recensement de 1970", Lomé, ORSTOM, 1980 et 1981. Lomé a été dépouillée au 1/10, les autres villes exhaustivement.

(2) En abrégé : CM.

(3) Hormis Agougadzépé, qui a rang de sous-préfecture (ce qui correspond à bien peu de fonctions réelles).

**CATEGORIES DE VILLES ET
FONCTIONS URBAINES**



tions restent tout à fait pertinentes aujourd'hui (1) : les "Centres vraiment urbains" sont les pivots du pays dans tous les domaines, les articulations majeures de l'espace togolais. Les autres villes et bourgades jouent un rôle directement proportionnel à leur "rang urbain". Le dynamisme démographique en est aussi, dans la plupart des cas, le reflet immédiat : de 1970 à 1981, seuls les Centres vraiment urbains (et quelques Centres infra-urbains) ont bénéficié de croissances fortes, les autres ayant tendance à plafonner, voire à régresser (carte 2).

II - LE LIEU DE NAISSANCE DES CITADINS

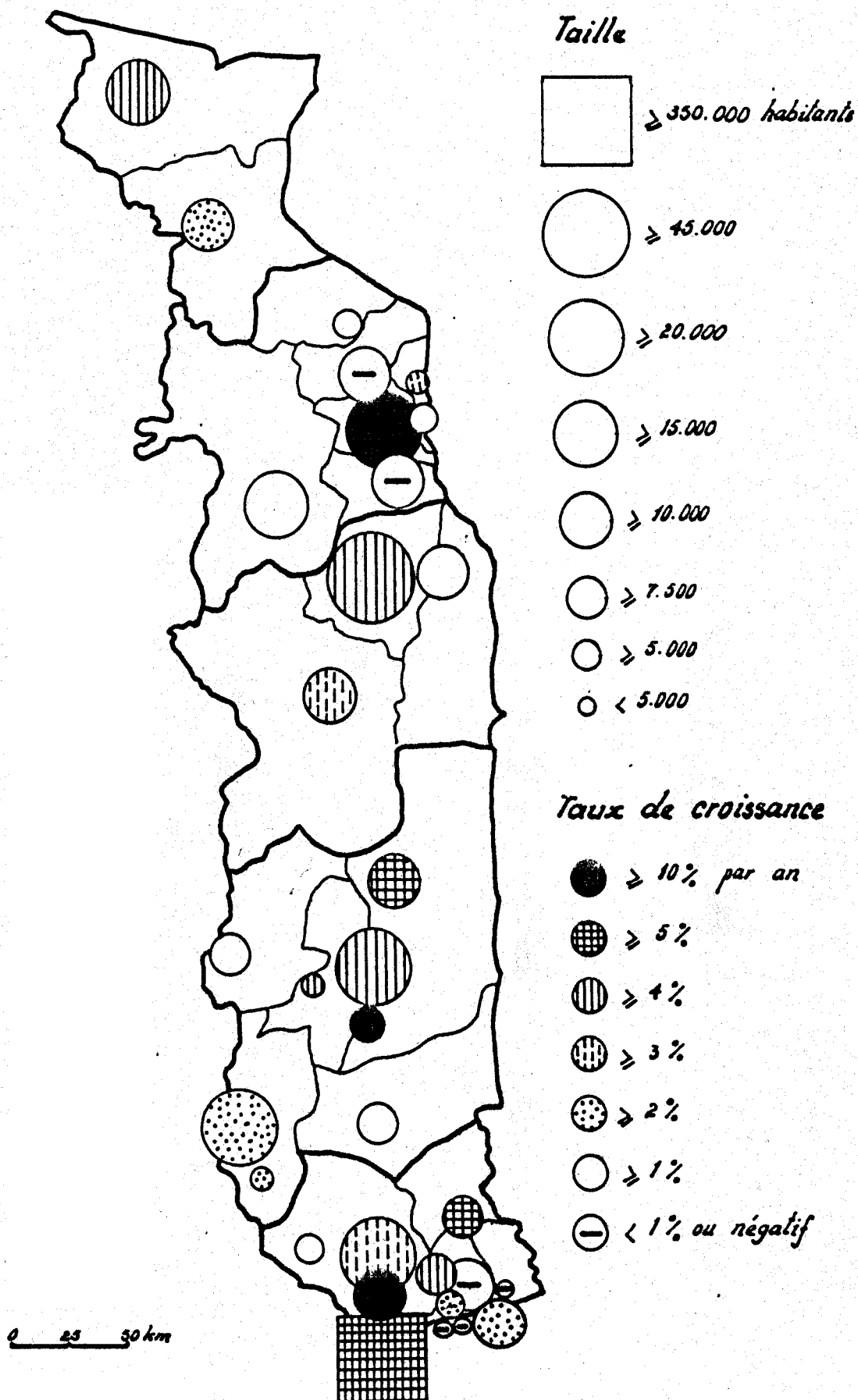
Deux informations seulement, dans le dépouillement du recensement de 1970, nous donnent des indications sur les migrations vers les villes : l'ethnie des chefs de ménage citadins et leur lieu de naissance, classé en "sur place", "dans la même Région", "dans une autre Région" et "dans un autre pays".

Pour une ville, la trace la plus évidente de son pouvoir d'attraction, de son "dynamisme urbain", est le grand nombre des citadins venus d'ailleurs : une majorité de chefs de ménage nés sur place est naturellement le signe d'une stagnation, d'une absence de rayonnement spatial. C'est là le cas de Tchamba (83,6 % de CM autochtones), Agoènyivé (80,3 %), Togoville (79,9 %), Glidji (78,3 %), Vogan (77,5 %), Bafilo (77,3 %), Niamtougou (75,8 %), Bassar (72,5 %)... (carte 3).

A contrario, apparaissent des villes presque entièrement peuplées d'immigrants : Kara, la croissance la plus rapide des villes du Togo (10 % par an depuis vingt ans) : 12,9 % ; Kpémé, centre industriel créé ex-nihilo : 8,0 % ; Sotouboua, chef-lieu d'une région d'immigration rurale massive : 7,1 %.

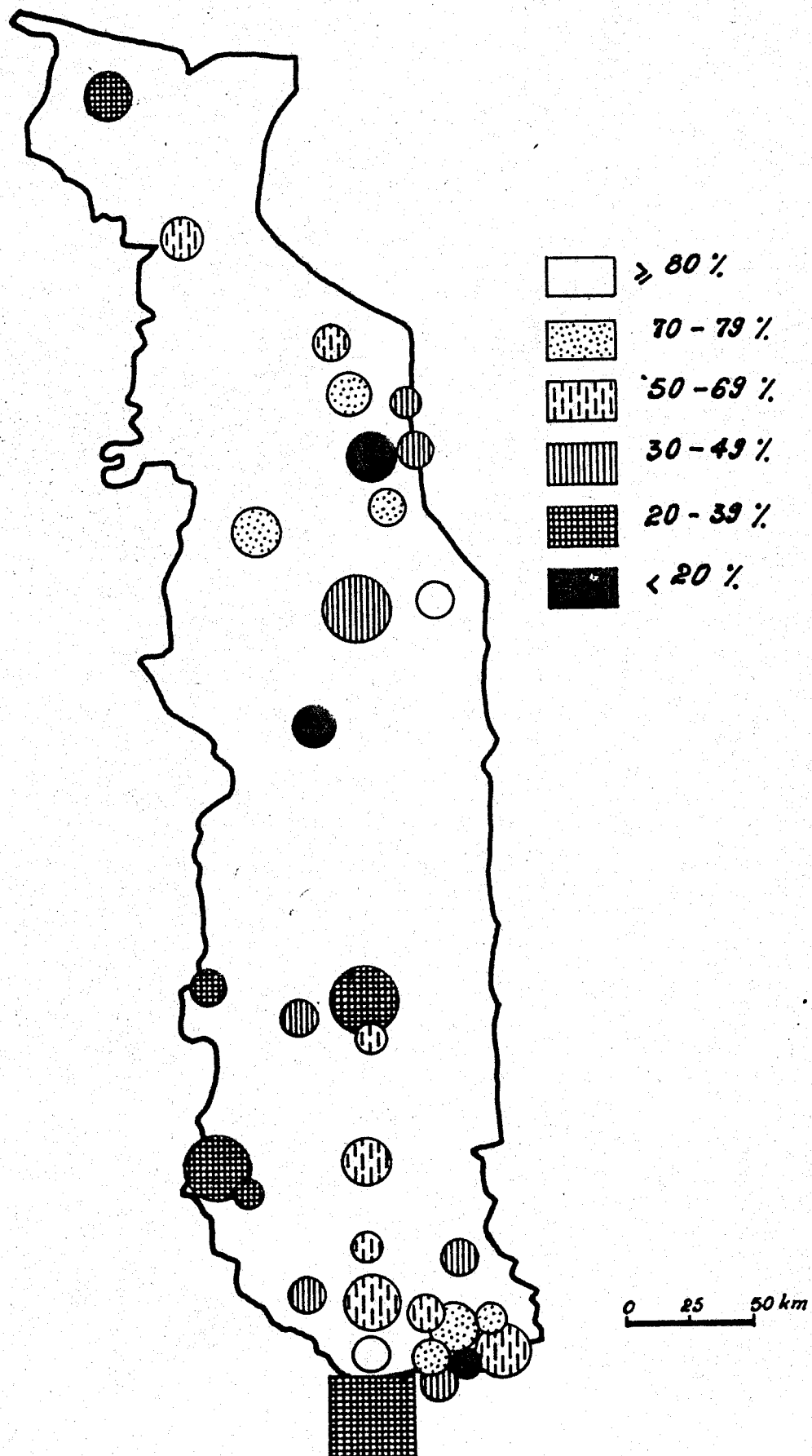
Les autres villes importantes se maintiennent entre 20 et 40 % de CM autochtones : Kpalimé : 19,7 % ; Dapaong : 25,0 % ; Atakpamé : 26,3 % ; Sokodé : 35,2 %. Lomé en compte 29,1 %, mais, parmi ceux-ci 27,2 % des hommes, 34,9 % des femmes (dont les migrations sont en général moins importantes). Les autres centres urbains sont bien plus médiocrement attractifs.

(1) A.S.F.-A.U.I.-ORSTOM : "Les villes du Togo", Lomé, Ministère du Plan, 1984, 396 p. mult..



Carte n° 3

CHEFS DE MENAGE (1970) NES SUR PLACE



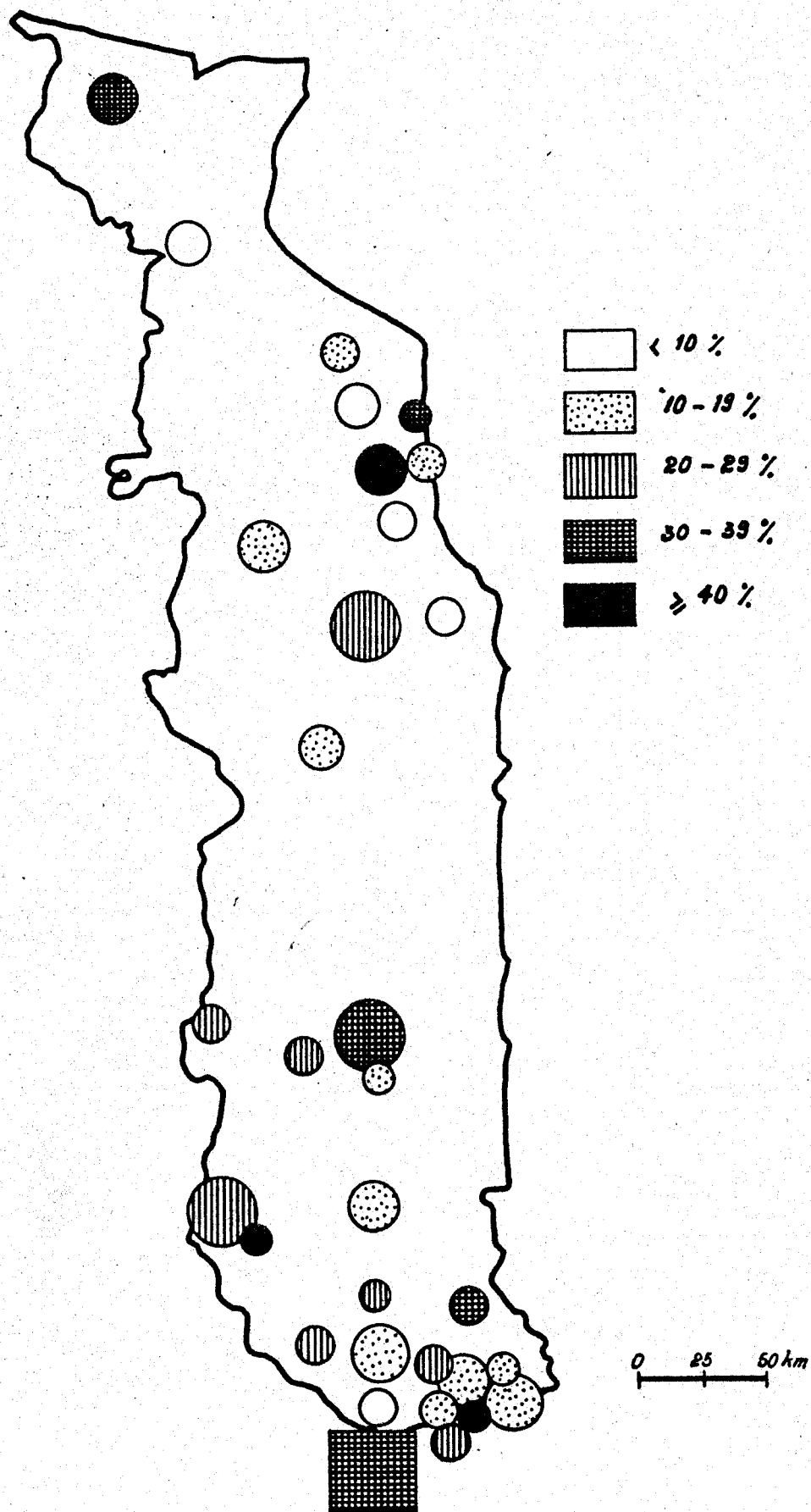
Ceux qui ne sont pas nés sur place -61,4 % du total des CM citadins- peuvent provenir de la même Région administrative, c'est-à-dire des environs plus ou moins proches (carte 4). C'est en particulier le cas de Kpémé (52,6 %), d'Agougadzépé (46,1 %) et surtout de Kara (42,4 %), dont la croissance correspond en partie à l'exode hors des montagnes surpeuplées du pays kabyè. Les autres villes importantes comptent un quart à un tiers de gens de leur Région (Kpalimé : 25,0 %, Sokodé : 27,4 %, Lomé : 30,7 % -30,0 % pour les hommes, 33,2 % pour les femmes-, Atakpamé : 33,1 %, Dapaong : 35,6 %...). Les taux les plus faibles sont dans les villes les plus "autochtones" : Agoènyivé (7,6 %), Mango (8,2 %), Tchamba (8,5 %), Bafilo et Niamtougou (9,9%)...

Les originaires d'autres Régions du Togo -il n'est pas possible, malheureusement, d'être plus précis- sont rarement très nombreux (carte 5), sauf à Sotouboua (79,2 %), au centre de la zone d'immigration (surtout rurale) la plus massive, à Kpalimé (40,0 %), où les plantations drainent la main d'oeuvre du Nord comme du Sud, et à Kara (34,2 %) dont l'expansion se fait aussi par des fonctionnaires et des commerçants venus de tout le pays. Les 22,1 % de Lomé se divisent en 23,7 % pour les hommes et 17,1 % pour les femmes, situation inverse des migrations de la même Région : il se confirme que les mouvements masculins se font en général sur de plus grandes distances que ceux des femmes. Les centres les moins attractifs sont ici presque absents : 1,2 % à Glidji, 2,1 % à Tchamba, 3,1 % à Agbodrafo, 3,3 % à Vogan...

Les derniers chefs de ménage sont ceux qui proviennent d'un autre pays (en général voisin : Ghana, Bénin, Nigéria..., mais on ne peut le savoir ici) (carte 6). On n'en trouve quasiment pas à Sotouboua (1,5 %), Vogan (2,7 %), Niamtougou (3,1 %), Togoville (3,2 %)..., mais ils pèsent localement beaucoup à Agbodrafo (30,4 %) -ce sont des communautés de pêcheurs ghanéens- et à Badou (30,1 %), où affluent les planteurs de cacao de l'autre côté de la frontière, comme à Kpalimé (15,3 %). Le phénomène frontalier paraît net à Dapaong (18,5 %), Pagouda et Kétau (17,2 %), Assahoun (19,9 %), Aného (14,9 %) et aussi Lomé (18,1 % -19,1 % pour les hommes, 14,8 % pour les femmes-); on peut penser que, parmi ces étrangers, figurent beaucoup de commerçants nigériens et nigériens attirés par tous les trafics -licites ou moins licites- qu'engendrent toujours les limites d'Etat.

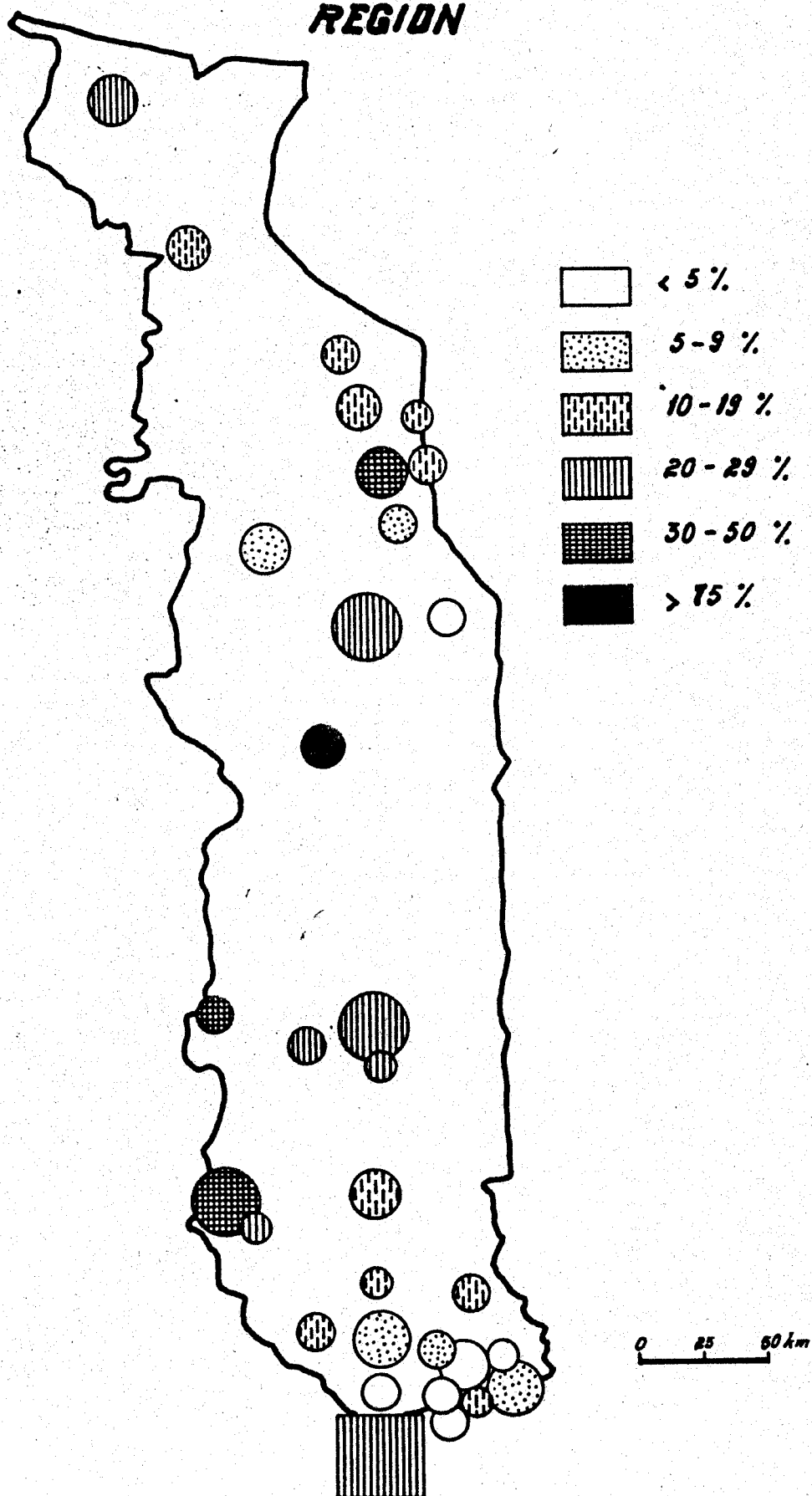
Carte n° 4

CHEFS DE MENAGE (1970) NES DANS LA MEME REGION



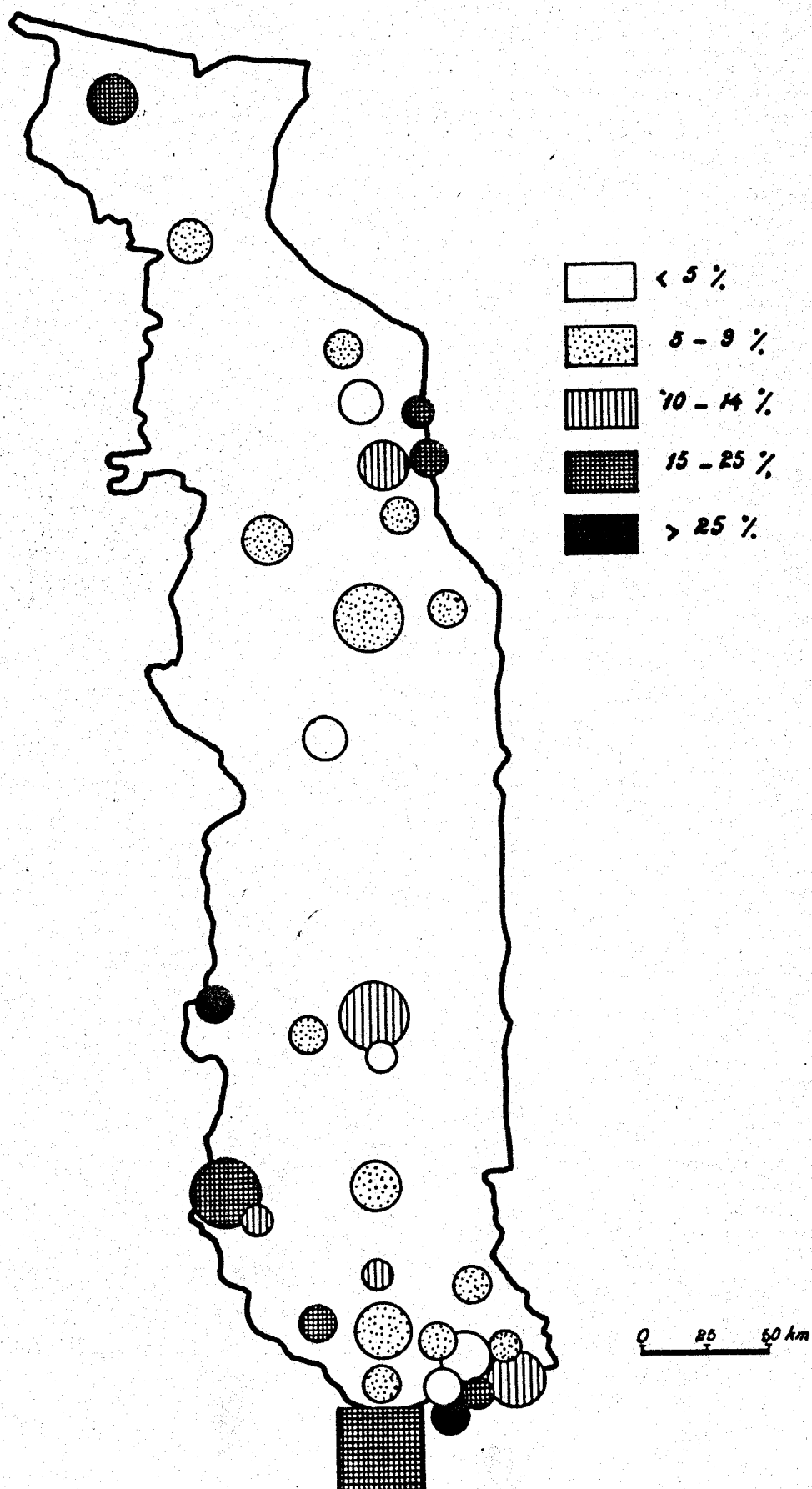
Carte n° 5

CHEFS DE MENAGE (1970) NES DANS UNE AUTRE REGION



Carte n° 6

CHEFS DE MENAGE (1970) NES DANS UN AUTRE PAYS



*

* *

On peut donc esquisser une typologie des villes selon leurs aires d'attraction, en retenant les deux premières, la "principale" et la "secondaire" (tableau ci-dessous et carte 7).

L'attraction principale est limitée ^{aux natifs} ~~de la~~ ville elle-même dans vingt-trois cas sur trente-deux. L'attraction régionale domine dans six villes (dont quatre chefs-lieux de Région sur cinq), un rayonnement plus large dans les trois dernières (Kpalimé, Badou et Sotouboua), toutes trois en zone d'immigration rurale importante.

Il serait illusoire d'isoler les mouvements vers les villes de ceux qui brassent les campagnes et aboutissent à atténuer les forts contrastes de peuplement qui caractérisent l'espace togolais. Les campagnes qui se dépeuplent ne peuvent guère avoir des cités dynamiques ; celles qui attirent ont des villes à l'unisson. Les seules exceptions sont les vrais centres urbains, dotés d'un pouvoir attractif lié à l'intervention de l'Etat : ainsi Kara et Dapaong, pôles administratifs et commerciaux en plein essor dans des Régions jusqu'ici sous-urbanisées.

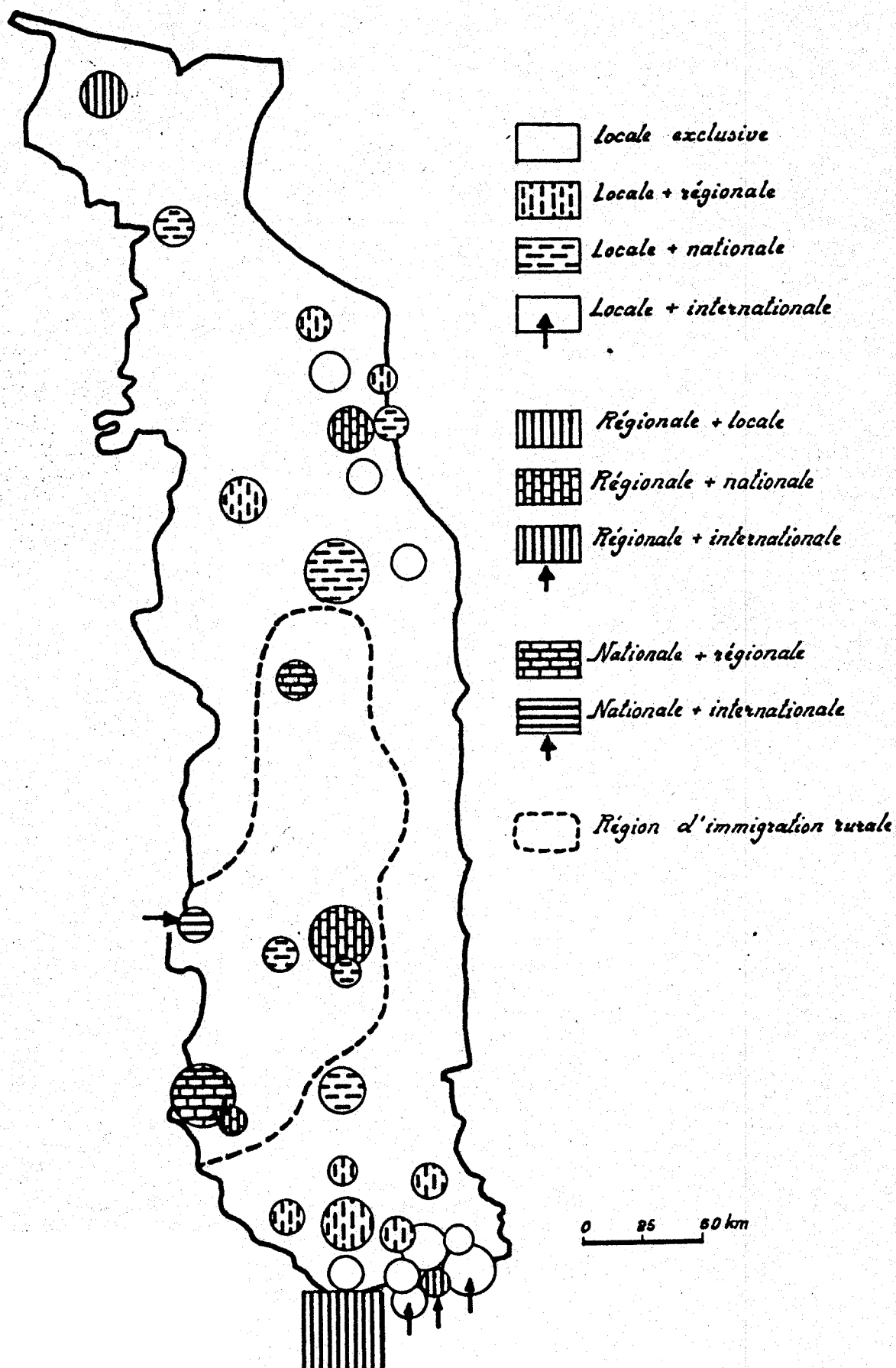
On peut confronter cette typologie fondée sur les attractions démographiques avec celle élaborée à partir des fonctions des villes. Elles coïncident largement : plus les villes sont véritablement "urbaines" dans leurs activités, plus elles sont attractives. On doit cependant, avant de donner un tableau de synthèse, en extraire quelques cas particuliers. Aného fait bande à part parmi les "Centres vraiment urbains" par la prépondérance de ses autochtones (67 %) : il y a bien longtemps que, écrasée par la concurrence de Lomé, elle a cessé d'attirer les migrants ; hormis quelques étrangers (15 %), elle récupère surtout ses propres ressortissants quand ils ont achevé leur carrière dans la capitale. Badou détonne parmi les "Centres faiblement urbains" par l'afflux d'immigrants (nationaux : 30 %, étrangers : 29 % et régionaux : 21 %) attirés par l'économie cacaoyère, qui ont submergé les natifs (20 %). Dans les "Centres partiellement urbains", il faut isoler Sotouboua (7 % d'autochtones, 79 % d'originaires d'une autre Région), qui ne fait que refléter la situation des "terres neuves" du Togo

Typologie des villes selon les types d'attraction migratoire

Attraction principale	Attraction secondaire	
locale	-	Tchamba, Niamtougou, Bafilo, Vogan, Agoènyivé, Togoville, Glidji.
	régionale	Kandé, Pagouda, Bassar, Agbélouvé, Tsévié, Tabligbo, Hahotoé, Assahoun.
	nationale	Mango, Sokodé, Kétao, Notsé, Amlamé, Dadja.
	internationale	Aného, Agbodrafo.
régionale	locale	Lomé, Dapaong.
	nationale	Kara, Atakpamé, Agougadzépé.
	internationale	Kpémé.
nationale	locale	-
	régionale	Sotouboua, Kpalimé.
	internationale	Badou.
internationale	-	-

Carte n° 7

ATTRACTION DEMOGRAPHIQUE (1970)



central. Quant aux "Centres infra-urbains", ils sont en réalité autant de cas particuliers, difficiles à synthétiser mais nettement différents, en général, des bourgades proprement rurales.

Ces situations singulières mises à part, la typologie est vigoureusement contrastée :

	Lieu de naissance des chefs de ménage			
	sur place	même Région	autre Région	autre pays
Lomé	29,1 %	30,7 %	22,1 %	18,1 %
Centres vraiment urbains (sauf Aného)	25,1 %	30,8 %	31,4 %	12,7 %
Centres faiblement urbains (sauf Badou)	65,0 %	17,0 %	10,9 %	7,1 %
Centres partiellement urbains (sauf Sotouboua)	71,5 %	12,5 %	10,1 %	5,9 %
Centres infra-urbains	53,1 %	22,1 %	11,3 %	13,5 %
Total des 32 villes	38,6 %	26,0 %	21,1 %	14,3 %

Les niveaux véritablement "urbains" se dégagent donc nettement des agglomérations plus engoncées dans le monde rural, sans véritable pouvoir d'attraction.

III - LES ETHNIES DES CITADINS

La répartition des citadins par origine ethnique apporte des informations plus précisément localisées sur l'origine de ceux-ci. A la vingtaine de groupes ethno-culturels principaux que l'on distingue

habituellement au Togo correspondent en effet des comportements différents face à l'urbanisation.

Huit peuples togolais et deux groupes étrangers représentent 83,7 % des chefs de ménage citadins en 1970, avec une répartition notablement différente de leur distribution dans la population totale du pays.

	CM citadins	Total Togo
Ewé	25,2 %	21,6 %
Mina	18,5 %	5,8 %
Quatchi	7,9 %	10,7 %
Kotokoli	7,3 %	10,7 %
Kabyè	6,2 %	13,3 %
Nigéria + Niger (1)	5,3 %	- de 1 %
R.P. du Bénin	5,2 %	- de 1 %
Ana	2,9 %	2,6 %
Bassar	2,6 %	1,7 %
Losso	2,6 %	4,5 %

Certains groupes sont donc nettement sur-représentés : les Mina en tête, dont l'origine est véritablement citadine (2), et les étrangers, venus commercer en ville, et aussi, plus faiblement, les Ewé, les Kotokoli, les Bassar... . Tandis que les Kabyè, les Ouatchi, les Losso sont en retrait, pour ne pas parler des Moba - Gourma ou des Konkomba (respectivement 8,8 % et 1,6 % de la population totale), à peu près absents des villes en 1970 (1,3 % et 0,1 % des CM citadins).

(1) Haoussa et Yoruba (certains peuvent être depuis longtemps citoyens togolais).

(2) C'est, en réalité, un groupe composite formé de l'afflux à Aného, à partir des années 1700, de migrants d'origines diverses, unifiés ensuite par les pratiques économiques communes.

La proportion de CM citadins pour 1 000 ressortissants de l'ethnie au Togo est forte chez les Mina (116) et plus encore chez les Ahoulou -en quelque sorte les vrais autochtones du littoral à Lomé- (136), moyenne dans les grandes ethnies dotées de villes chez elle (Ewé : 46, Ana : 39, Kotokoli : 48, Bassar : 61, Tchamba : 58, Tchokossi : 43), faible chez d'autres peuples du Nord (Losso : 23, Kabyè : 19, Lamba : 15) et du Sud (Akposso : 27, Ouatchi : 22), quasi nulle dans certains cas (Moba : 10, Gourma : 5, Konkomba : 2).

Il y a donc bien des différences nettes entre les peuples urbanisés et ceux qui sont restés purement ruraux, mais un grand nombre de groupes restent dans des valeurs moyennes. Notons par ailleurs que le gradient Nord-Sud n'explique qu'une partie des variables (les Ouatchi sont depuis des siècles à portée immédiate de vraies villes) : il faut en appeler ici à l'histoire et à la structure propre de chaque peuple.

Les villes les moins attractives seront nécessairement peuplées des seuls gens des alentours, ethniquement homogènes ; celles qui rayonnent auront un peuplement composite. Togoville compte ainsi 93 % d'habitants classés Ouatchi, Bafilo 91 % de Kotokoli, Tchamba 90 % de Tchamba ; Niamtougou est losso à 87 %, Vogan à 85 % ouatchi, Tsévié à 84 % éwé... . A l'inverse, Atakpamé n'abrite que 33 % d'Ana autochtones, Badou 26 % d'Akposso (avec 13 % d'Ewé et 11 % de Kotokoli), Kpémé 26 % de Mina (avec 21 % de Ouatchi et 20 % d'Ewé). Un cas particulier : Sotouboua, où il n'y a que 24 % de Kotokoli autochtones (1) ; ceux-ci ont été submergés par 57 % de Kabyè (et 4 % de Losso). (Carte 8).

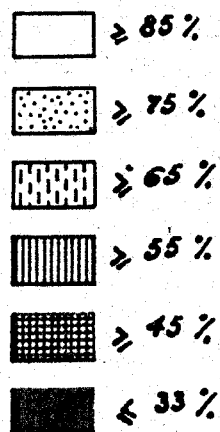
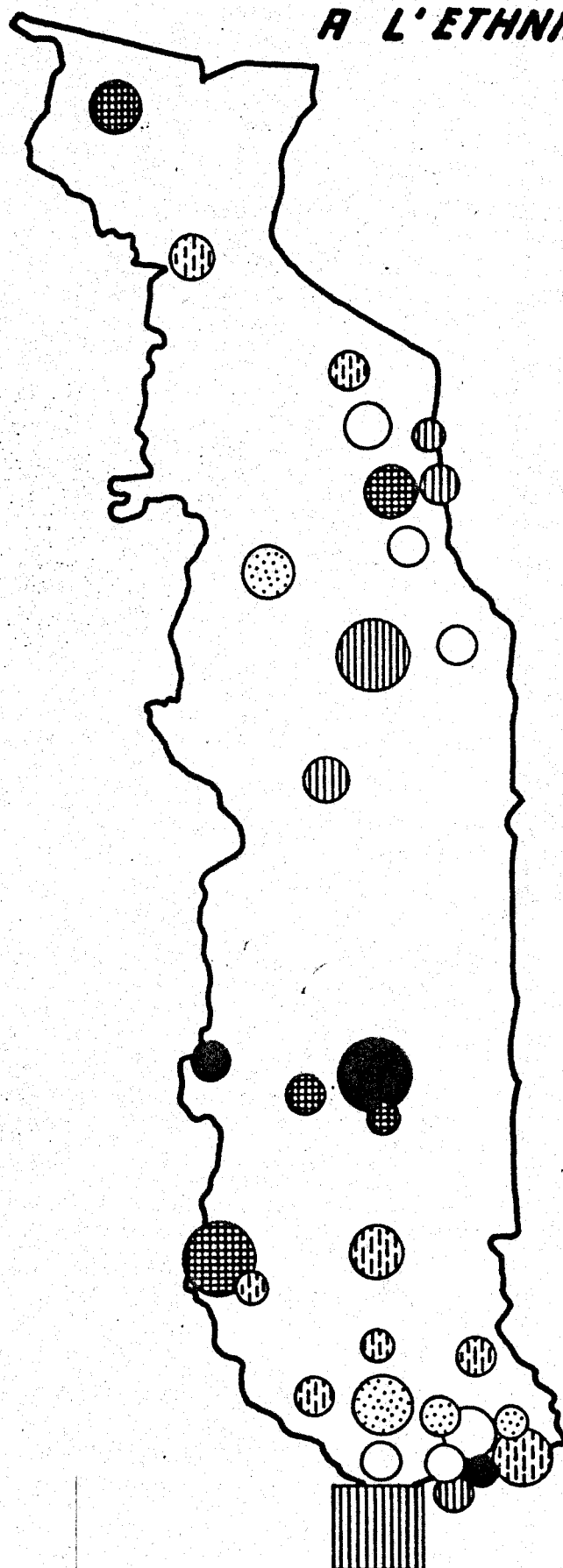
Les grandes villes sont les plus diversifiées : 46 % d'Ewé à Kpalimé, avec 8 % de Kotokoli et 7 % de Kabyè ; 33 % d'Ana à Atakpamé, face à 12 % d'Akposso et 11 % d'Ewé ; 55 % de Kotokoli à Sokodé, devant 9 % de Kabyè et 5 % de Losso ; 50 % de Kabyè à Kara, avec 12 % de Kotokoli et 7 % de Nigériens-Nigériens... . Aného est plus homogène : 65 % de Mina, 7 % de Béninois, 6 % de Ouatchi. Dapaong est à la jonction de deux peuples également sous-urbanisés, d'où 29 % de Moba et 19 % de Gourma, accompagnés de 10 % de Nigériens attirés par la fonction de plaque tournante commerciale.

Lomé est dominée par deux groupes aux affinités étroites mais à l'histoire et à la répartition spatiale distinctes : les Ewé (31,0 %),

(1) Mais, on l'a vu, pas nés à Sotouboua même.

Carte n° 8

PROPORTION DE CHEFS DE MENAGE APPARTENANT A L'ETHNIE DOMINANTE (1970)



Nota bene:

Lomé = Ewé + Mina

Dapaong = Moba + Gourma

0 25 50 km

autochtones dans les quartiers issus de villages rattrapés par la ville (Amoutivé, Bè...) et majoritaires dans la Région Maritime, et les Mina -au sens large- (28,5 %) qui regroupent les descendants de ceux qui ont fondé la ville à la fin du XIX^e siècle. Les premiers dominant dans l'ouest de la ville, les anciens villages et les marges orientales ; les second occupent surtout le centre et ses extensions vers l'est. Ewé et Mina (60 % à eux deux) sont suivis de 7,6 % de Béninois et 6,1 % de Ouatchi (les uns et les autres plutôt regroupés à l'est, entre Bè, la mer et le port) 5,5 % de Nigériens (à l'époque entassés au vieux zongo), 3,3 % de Kabyè, 2,3 % de Kotokoli (les gens du Nord vivant plutôt dans les quartiers au nord de la lagune), 2,2 % de Fon, 1,8 % de non-Africains... soit en tout 74,6 % d'originaires du Sud, 9,1 % venus du Nord et 16,3 % d'étrangers (1). Pour une capitale africaine, Lomé est donc une ville relativement homogène (d'autant plus que les Béninois présents sont aussi, pour l'essentiel, des originaires des régions côtières, appartenant à la même aire culturelle et linguistique). Les différences entre les quartiers sont plus des nuances que des coupures, et le mina est la langue véhiculaire universelle de la ville, contribuant à unifier les façons de vivre et de penser : si la capitale est un "melting-pot", c'est en assimilant ses nouveaux venus à une civilisation loméenne née sur place.

*

* *

Peut-on, de ces données, déduire des mouvements migratoires ?

On s'aperçoit que certains peuples ne sont "urbanisés" que sur place, par leur chef-lieu local : 44 % des Losso citadins sont inclus dans l'agglomération de Niamtougou ; 64 % des Lamba sont à Kandé, 70 % des Ichamba et 76 % des Bassar dans les villes qui portent leur nom, 84 % des Tchokossi à Mango. Ce sont là des peuples peu migrants (hormis les Losso, qui n'ont plus, en 1970, que 37 % de leurs ressortissants chez eux, mais ce sont là de hardis colons agricoles, pas des citadins) et des villes à majorité de ruraux.

(1) Si l'on prend les seuls natifs de Lomé (29 % des CM), on retrouve 45 % d'Ewé, 36 % de Mina, 5 % d'Ahoulan face à 4 % de Nigériens, 2,5 % de Ouatchi, 1,5 % de Béninois. 4 % seulement des CM nordistes y sont nés, contre 22 % des Nigériens (vieux habitants du centre et du zongo), 36 % des Mina, 43 % des Ewé, 62 % des Ahoulan, chacun selon l'histoire du peuplement des quartiers.

Trois des "Centres vraiment urbains" se révèlent capitales locales : Dapaong a retenu 44 % des Moba citadins et 80 % des Gourma (très peu nombreux, il est vrai), Sokodé 38 % des Kotokoli, Atakpamé 51 % des Ana (1). Tous les autres peuples principaux sont drainés en priorité par Lomé, qui concentre 24,7 % des Kabyè urbanisés (contre 18,5 % à Kara), 36,2 % des Ouatchi (contre 18,8 % à Vogan), 57,9 % des Ewé, 72,1 % des Ahoulan, 72,5 % des Mina, 82,5 % des Pla-Pedah..., ainsi que 69 % des Béninois, 49 % des Nigériens, 45 % des Ghanéens, 76 % des non-Africains (carte 9).

L'influence de Lomé n'est donc véritablement prépondérante, écrasante, que dans le Sud. Elle n'a attiré que 10 à 20 % des citadins du Centre et, ponctuellement, certains groupes peu urbanisés (mais riches en agents de l'Etat) du Nord : Kabyè, Losso, Moba... . L'homogénéité ethno-culturelle que nous avons notée se retrouve sur la carte : le "bassin-versant migratoire" de Lomé reste fondamentalement méridional.

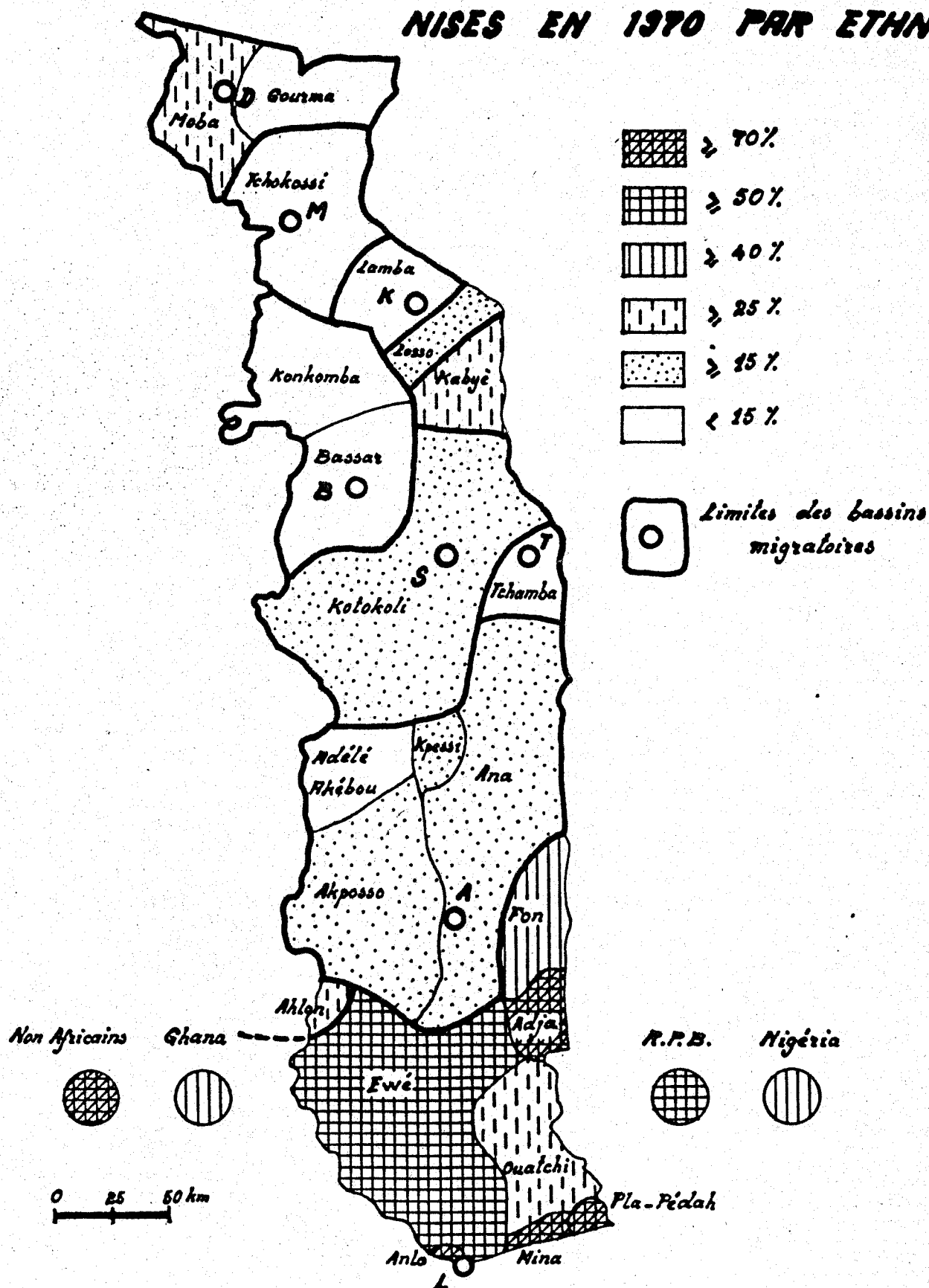
Il y a donc d'autres pôles d'attraction, qui forment autant de "bassins humains", drainant en priorité les migrants de leur région. Atakpamé est ainsi la première ville des Ana, mais aussi des Akposso (il est vrai, mitoyens), des Akébou, des Adélé, des Kpessi..., la seconde pour les Fon (pourtant presque aussi proches) et les Nigériens. Kpalimé, qui ne vient qu'en troisième position pour les Ewé (derrière Lomé et Tsévié, devant Notsé), l'est aussi pour les Mina, les Ahoulan, les Tchamba et au premier rang pour le petit groupe voisin des Ahlon. Sokodé est le premier choix des Kotokoli (devant Bafilo et Lomé), second pour les Adja et les non-Africains, troisième pour les Ana, les Fon, les Bassar, les Losso, les Nigériens, quatrième seulement pour les Tchamba voisins...

Kara n'est que le second pôle urbain pour les Kabyè (derrière Lomé, devant Sotouboua), le troisième pour les Lamba. Dapaong n'attire (en premier choix) que les Moba et les Gourma autochtones et (en troisième) les proches Tchokossi. Aného enfin vient en second -bien loin derrière Lomé- pour les Mina, les Ahoulan et les Pla-Pedah, en troisième pour les Béninois.

(1) Et assimilés, comme les Woudou, qui sont en fait des Ewé qui ont migré de Notsé vers le nord et se sont établis parmi les Ana.

Carte n° 9

PART DE LOME DANS LES CHEFS DE MENAGE URBA- NISES EN 1970 PAR ETHNIE



*

* *

Il y a donc enchevêtrement de flux, mais ceux-ci sont, pour la plupart, de faible intensité. Si l'on élimine ceux qui ne sortent pas de leur aire ethnique (les habitants ne se sont pas forcément déplacés : ce peut être la ville qui les a rattrapés), les flux les plus importants convergent vers la capitale. On compte ainsi, parmi les CM urbanisés :

2 760	Béninois	à	Lomé
2 230	Ouatchi	à	Lomé
2 000	Nigériens	à	Lomé
1 190	Kabyè	à	Lomé
850	Kotokoli	à	Lomé
810	Fon	à	Lomé
700	Pla-Pédah	à	Lomé

viennent ensuite :

573	Kabyè	à	Sotouboua
465	Akposso	à	Atakpamé
440	Ana	à	Lomé
422	Ewé	à	Atakpamé
380	Ghanéens	à	Lomé
380	Losso	à	Lomé
370	Moba	à	Lomé
355	Kabyè	à	Sokodé
342	Kotokoli	à	Kpalimé

etc... (cartes 10 et 11).

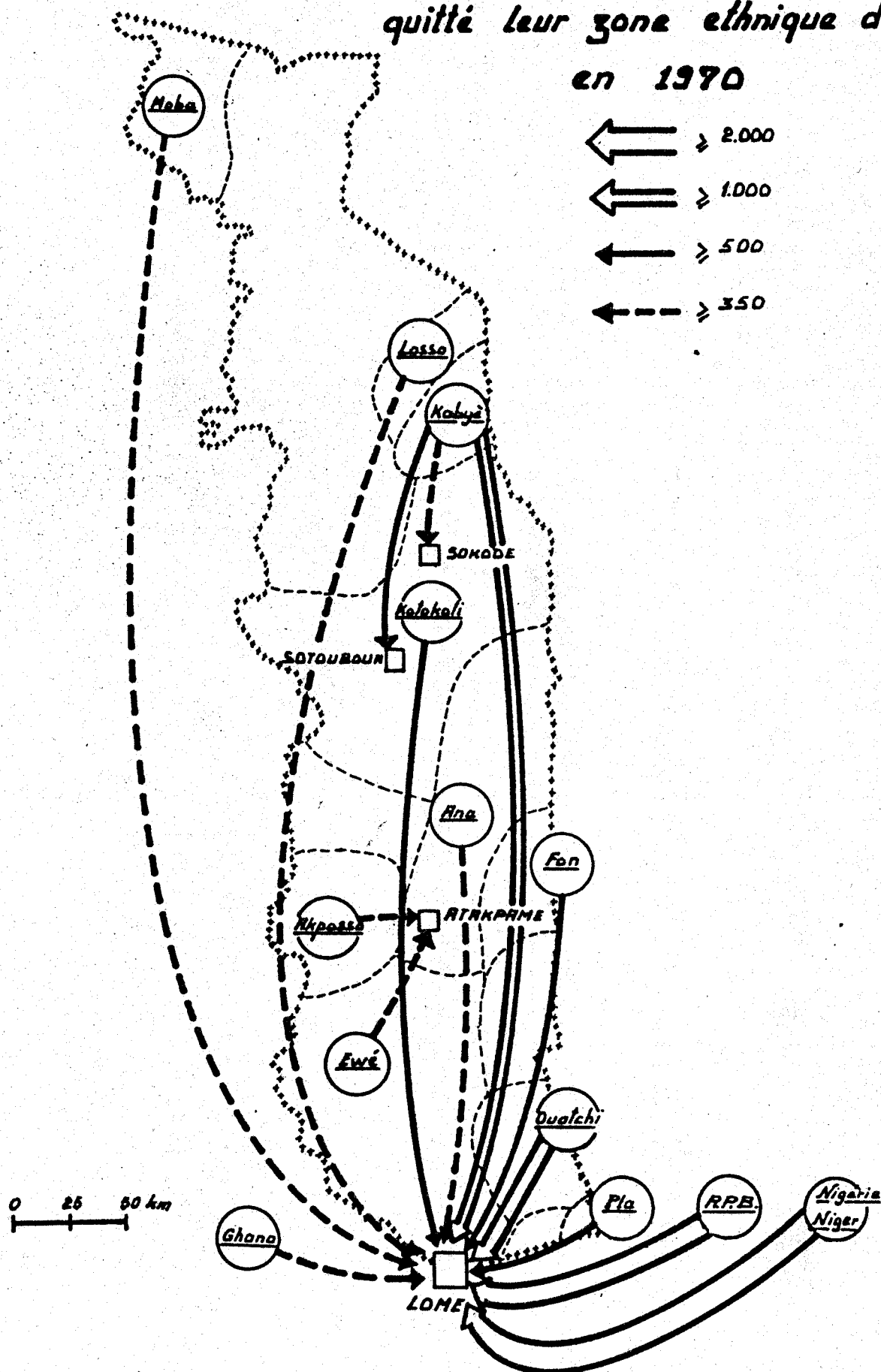
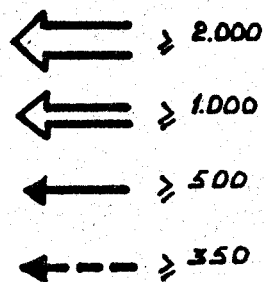
Les cartes parlent d'elles-mêmes, sans besoin d'un long commentaire. On notera simplement que les axes principaux -parallèles à la côte ou Nord-Sud avec quelques contre-courants Sud-Nord- correspondent bien aux grandes lignes des échanges dans le pays et s'articulent aux mêmes points forts, qui font du Togo un pays finalement plus complexe qu'il n'y paraît au premier abord : sous la macrocéphalie d'ensemble se révèlent des polarisations régionales, autour des "Centres vraiment urbains", qui structurent l'espace en ensembles dotés d'une esquisse d'autonomie.

Carte n° 10

PRINCIPAUX FLUX MIGRATOIRES

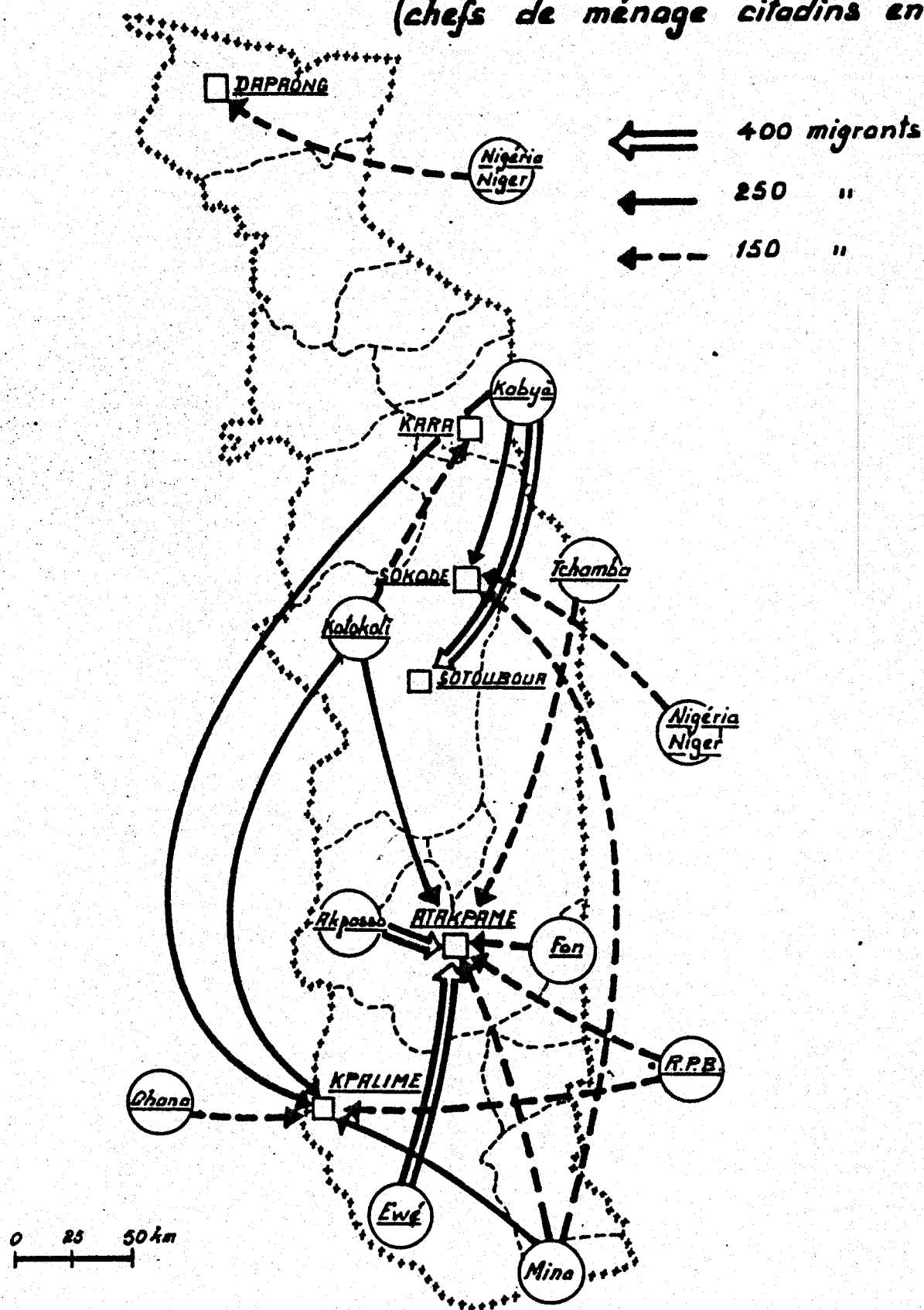
(chefs de ménage citadins ayant
quitté leur zone ethnique d'origine)

en 1970



Carte n° 11

PRINCIPAUX FLUX MIGRATOIRES (hors Lomé) (chefs de ménage citadins en 1970)



IV - EN GUISE DE CONCLUSION : LE DEVENIR DES VILLES DU TOGO

Ces observations sur les mouvements migratoires vers les villes, même vieilles de quinze ans, sont riches de possibilités d'interprétation du "dynamisme urbain", c'est-à-dire de l'avenir des villes togolaises. L'observation essentielle est le morcellement du pays en "bassins-versants migratoires" bien distincts (carte 9). Dans quelle mesure ceux-ci ont-ils évolué depuis ? Probablement assez peu, hormis le fait que Kara, en accédant à la trentaine de milliers d'habitants, a dû retenir une plus forte proportion des Kabyè et des Losso, donc se tailler désormais un bassin migratoire propre. Mais l'attraction de la ville de Lomé (dont la population a doublé entre les deux recensements) s'est-elle beaucoup diversifiée ? S'il en est ainsi, le rapport de masculinité a dû nécessairement se transformer, car le Sud, on l'a vu dans le cas des chefs de ménage nés dans la même Région, envoie plutôt des femmes, le Nord plutôt des hommes (1). Or ce rapport a, en vingt-deux ans, très peu évolué : 91,7 hommes pour 100 femmes en 1958-59, 92,2 en 1970, 92,9 en 1981. Cela signifie que les structures fondamentales de la population loméenne sont restées les mêmes, que la ville a gardé un recrutement essentiellement côtier.

Que les conditions économiques et sociales du pays (ou des pays voisins) changent et il n'est pas impossible que l'exode rural jusqu'ici modéré du Nord s'accélère et s'amplifie, que tout le pays (et peut-être les franges voisines) passent dans le bassin d'attraction de la capitale. En ce cas, le rythme d'accroissement de celle-ci ne se limiterait à 5 ou 6 % par an -ce qui est peu au sein des grandes métropoles africaines- mais pourrait facilement doubler, atteindre 10 ou 11 % (le rythme d'Abidjan, de Lagos, de Dar es Salaam...). D'ici à l'an 2000, une croissance annuelle de 5 % amène Lomé au million d'habitants. Le maintien du taux actuel de 6,5 % conduit à 1 300 000. Atteindre les 10 % mène à 2 350 000, les 11 % à 2 500 000 habitants, la moitié de la population totale qu'aura le pays à ce moment là. Ces chiffres peuvent choquer, paraître inadmissibles ; ils n'en sont pas moins vraisemblables.

(1) En 1970, dans la Commune, 84 hommes pour 100 femmes chez les Mina, 86 chez les Ouatchi, 89 pour les Ewé, mais 109 parmi les Kabyè, 112 pour les Losso, 143 chez les Moba...

Le seul moyen d'éviter ce déséquilibre -qui engendrerait pour la plupart des habitants des conditions de vie inacceptables- est, bien entendu, une prospérité des campagnes qui y fixerait les populations, appuyée sur un réseau de villes secondaires qui fourniraient aux Régions les services urbains dont elles ont besoin. Plusieurs choix de politique d'aménagement du territoire sont possibles, qui mettraient l'accent sur tels ou tels points forts de l'espace, à choisir parmi les villes capables de le devenir, c'est-à-dire les Centres vraiment urbains.

Dans l'hypothèse d'un maintien des bassins migratoires actuels, Sokodé, seconde ville du pays, continuerait à drainer essentiellement les migrants de la Région centrale et l'on peut concevoir que ceux de Bassar soient aussi attirés par le principal débouché commercial de leurs produits, ce qui donnera, à la fin du siècle, un réservoir humain de 700 000 habitants. Selon que les choix d'aménagement spatial favoriseront ou non Sokodé, celle-ci pourra avoir alors entre 85 000 (à 3 % de croissance annuelle) et 150 000 habitants (à 6 %). Kara, si l'on continue à en faire la capitale de tout le Nord (qui aura alors 1 300 000 habitants), peut maintenir son rythme de 8 à 10 % par an, qui l'emmènerait à 125 à 175 000 âmes. Revenir à un taux plus banal de 5 % la laisserait à 70 000 habitants.

Atakpamé, drainant les Plateaux et la préfecture de Sotouboua, dominera 1 300 000 habitants. Elle n'aura donc pas de difficultés à atteindre les 75 à 100 000 citadins. Kpalimé, confinée dans l'Ouest des Plateaux (600 000 personnes), se limitera sans doute à 50-70 000. Dapaong, au centre des 600 000 ressortissants des Savanes, atteindra sans peine les 50 000 habitants.

Tout cela est aisément prévisible, mais reste sous la dépendance d'une inconnue : le devenir du bassin migratoire de Lomé. Restera-t-il, comme actuellement, limité au Sud ; gagnera-t-il l'ensemble du pays ? C'est de l'évolution des courants migratoires que dépend le visage futur du Togo.

Chefs de ménage urbains en 1970

	Popu- lation	CM nés sur place	même région	autre région	autre pays	Ethnies principales
Lomé	190 000	29,1%	30,7%	22,1%	18,1%	Ewé 31% Mina 29% RPB 7%
CM hommes		27,2%	30,0%	23,7%	19,1%	Quatchi 6% Nigéria 5% Kabyè 3%
CM femmes		34,9%	33,2%	17,1%	14,8%	
Sokodé	30 750	35,2%	27,4%	27,8%	9,6%	Kotokoli 55% Kabyè 9% Losso 5%
Kpalimé	20 300	19,7%	25,0%	40,0%	15,3%	Ewé 46% Kotokoli 8% Kabyè 7%
Atakpamé	17 750	26,3%	33,1%	28,6%	12,0%	Ana 33% Akposso 12% Ewé 11%
Bassar	15 950	72,5%	11,6%	9,0%	6,9%	Bassar 78,4% Kotokoli 6% Kabyè 3%
Tsévié	13 000	68,9%	16,4%	8,4%	6,3%	Ewé 84% Mina 3% RPB 2%
Aného	11 050	67,3%	11,6%	6,2%	14,9%	Mina 65% RPB 7% Ouatchi 6%
Tchamba	10 450	83,6%	8,5%	2,1%	5,8%	Tchamba 90% Kotokoli 5% RPB 1%
Kara	10 100	12,9%	42,4%	34,2%	10,5%	Kabyè 50% Kotokoli 12% Nigéria 7%
Dapaong	10 050	25,0%	35,6%	20,9%	18,5%	Moba 29% Gourma 19% Nigéria 10%
Vogan	9 950	77,5%	16,5%	3,3%	2,7%	Quatchi 85% Mina 6% Ewé 2%
Mango	9 900	67,6%	8,2%	14,8%	9,4%	Tchokossi 65% Nigéria 9% Ewé 3%
Bafilo	8 300	77,3%	9,9%	6,5%	6,3%	Kotokoli 91% Kabyè 2% Ewé 1%
Sotouboua	6 900	7,1%	12,2%	79,2%	1,5%	Kabyè 57% Kotokoli 24% Losso 4%
Notsé	6 400	59,2%	13,5%	18,6%	8,7%	Ewé 69% Kabyè 6% Mina 5%
Badou	6 100	19,6%	21,2%	30,1%	29,1%	Akposso 26% Ewé 13% Kotokoli 11%
Kéao	5 550	45,6%	18,4%	18,8%	17,2%	Kabyè 63% Kotokoli 15% Nigéria 8%
Kandé	4 850	63,9%	17,0%	13,3%	5,8%	Lamba 74% Kotokoli 6% Kabyè 3%
Niamtougou	4 200	75,8%	9,9%	11,2%	3,1%	Losso 87% Kabyè 4% Lamba 3%
Hahotoé	3 950	61,8%	24,2%	5,8%	8,2%	Quatchi 78% Mina 8% Ewé 5%
Assahoun	3 850	35,5%	27,2%	17,4%	19,9%	Ewé 70% Nigéria 12% Mina 6%
Tabligbo	3 650	39,8%	38,2%	12,5%	9,5%	Quatchi 72% Mina 8% Nigéria 5%
Agbodrafo	3 200	45,6%	20,9%	3,1%	30,4%	Mina 56% Ghana 16% Ouatchi 7%
Agoényivé	3 100	80,3%	7,6%	4,6%	7,5%	Ewé 90% Nigéria 3% RPB 1%
Togoville	3 000	79,9%	12,8%	4,1%	3,2%	Quatchi 93% Mina 3% Ewé 1%
Amlamé	2 350	40,9%	25,1%	26,7%	7,3%	Akposso 52% Ewé 12% Kotokoli 10%
Pagouda	2 300	34,2%	31,6%	17,0%	17,2%	Kabyè 63% Nigéria 11% Losso 4%
Kpémé	1 950	8,0%	52,6%	16,5%	22,9%	Mina 26% Ouatchi 21% Ewé 20%
Glidji	1 800	78,3%	13,8%	1,2%	6,7%	Mina 68% Pedah 13% RPB 6%
Agougadzépé	1 650	19,0%	46,1%	22,8%	12,1%	Ewé 68% Nigéria 7% Mina 6%
Dadja	1 600	54,4%	14,4%	26,7%	4,5%	Ana 49% Fon 16% Kabyè 8%
Agbélouvé	1 400	54,0%	21,3%	13,5%	11,2%	Ewé 71% Nigéria 7% RPB 5%